

Brèves littéraires

Brèves

Pluie blanche

Gilles Léveillé

Numéro 82, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léveillé, G. (2011). Pluie blanche. *Brèves littéraires*, (82), 82–83.

GILLES LÉVEILLÉE

PLUIE BLANCHE

Le temps était menaçant, si bien qu'il apporta un parapluie. Il commença à pleuvoir légèrement. Le ciel était chargé et presque noir. Soudainement, la pression atmosphérique chuta d'un coup : l'air sembla aspiré de son contenu et un vent frais souffla. Il se mit à pleuvoir des cordes. Le vent redoubla de vigueur, le tonnerre gronda et des éclairs zébrèrent le ciel. Il pleuvait tellement qu'il ne put continuer sa route. Le vent, en bourrasques, le mouilla presque complètement et il craignit tout à coup la foudre.

Il alla se réfugier à l'angle que formaient deux rues, dont l'une qu'il ne connaissait pas, croyant qu'il y serait à l'abri. Bien au contraire, les bourrasques de vent prirent de l'ampleur, comme aspirées dans le couloir que formait l'angle des deux rues. Il fut aspergé de tous les côtés, tenant désespérément son parapluie qui se retourna à plusieurs reprises, le laissant totalement à découvert, le visage fouetté par la poussière des gouttelettes d'eau, le souffle coupé par le vent et la vue brouillée par cette pluie qui semblait presque blanche tant elle était abondante. Durant quelques minutes, il se retrouva complètement isolé sous son parapluie, enfermé dans le tambourinement des grains de pluie et par l'intense et fracassant ruissellement qui s'abattait sur les pavés et les trottoirs autour de lui. Il en éprouva à la fois de l'effroi, craignant d'être électrocuté, mais aussi un insoufflant plaisir, d'autant plus intense que l'orage fut bref. Peut-être qu'en quelque endroit de sa nature profonde, il aimait le danger. Il essaya de se coller au mur d'une des maisons de la rue, mais rien n'y fit. Il n'eut d'autre choix que de se laisser faire. La violence de l'orage n'était pas toujours d'égale intensité. Parfois elle s'apaisait, lui laissant croire qu'il pourrait quitter son abri, parfois la pluie tombait si violemment qu'elle paraissait avoir effacé presque complètement tous les édifices de la rue, si bien qu'il crût se retrouver dans un lieu inconnu, nettoyé de tous les repères familiers. Cette sensation, il ne savait trop pourquoi, lui avait foncièrement plu, peut-être en partie parce qu'elle cassait sa routine ou mieux encore parce qu'elle annulait le

temps et l'espace, comme si tout était suspendu, que tout pouvait recommencer autrement. Ou n'était-ce pas cette empathie très animale et développée en lui de ce sixième sens pour les éléments naturels auxquels il se branchait facilement ?

En tout état de cause, le plus important n'était sans doute pas de pouvoir enfin se l'expliquer, mais de conserver intact en lui le plaisir de la sensation qui ne s'altérait pas avec les années, bien au contraire, un des plaisirs de l'eau. Il ne fallait peut-être simplement que le vivre.

Bientôt, le plus fort de l'orage cessa et, presque déçu, encore sous le coup de cette forte émotion, il sortit de son antre et continua lentement sa route jusqu'au café.